



Coatalem Jean : Né le 16-09-1909 à Briec ; 1934, prêtre et instituteur à Plounéour-Trez ; 1935, vicaire et instituteur à Saint-Pabu ; décédé le 3-10-1936.

M. Coathalem Jean-Marie. – Né à Briec en 1909, d'une famille nombreuse et profondément chrétienne, puisqu'elle a donné à l'Eglise deux prêtres et trois religieuses, dont deux missionnaires, M. Coathalem fit ses études à Pont-Croix, puis au Grand Séminaire de Quimper, et fut ordonné prêtre en juillet 1934. Les mêmes qualités d'intelligence, de piété et de sérieux qui l'avaient désigné à son vicaire pour les autels le firent apprécier de ses maîtres successifs, pour lesquels il fut un élève modèle.

Sa mort prématurée, survenue au presbytère de Briec, le 29 octobre, a consterné tous ceux qui le connaissaient. La triste nouvelle parvenant à Plounéour où il enseigna deux ans, y suscitait cette réflexion spontanée et unanime : c'était un saint.

Deux années à peine de vie sacerdotale, mais combien pleines de vie surnaturelle, de travail et de mérite !

Sous-diacre en juillet 1933, il fut nommé instituteur à Plounéour-Trez. Tout entier à sa tâche, sans jamais broncher, ponctuel, préparant scrupuleusement sa classe, stimulant l'ardeur de ses élèves, surtout des retardataires et des moins doués, il était aimé de tous.

Ses confrères étaient rapidement conquis par le sourire franc qui le caractérisait, son regard droit et surtout son jugement clair, toujours surnaturellement inspiré, sa délicatesse extrême, sa maturité et sa pondération rares à son âge.

Sa première année de prêtrise fut consacrée à la même école, à laquelle il s'attacha beaucoup. Mais en 1935, quand il fut nommé vicaire-instituteur à Saint-Pabu, il accepta avec le plus parfait esprit d'obéissance.

Aux ennuis de toutes sortes, à ses classes, à sa direction, il fallait encore qu'il ajoutât ici la prédication, les jeûnes et les confessions. Rien ne semblait pouvoir l'abattre, ni les fatigues, ni les indispositions. Des âmes de sa trempe ne s'arrêtent qu'à la mort. Et, en effet, malgré sa constitution robuste, il y a succombé.

La semaine particulièrement chargée de l'Ascension eut raison de sa volonté de fer. Il s'alita le samedi pour ne plus jamais se relever. M. le docteur Le Meur, qui lui prodiguait ses soins dévoués, s'inquiéta du mal dès ses débuts ; à l'examen, il ne tarda pas à découvrir les symptômes d'une laryngite tuberculeuse : le mal était implacable.

Cependant, malgré ses insomnies, malgré « l'ornière », comme il le disait lui-même, d'où il ne réussissait pas à sortir, Jean-Marie conservait le sourire pour les amis trop rares qui le visitaient.

Il y reçut des paroissiens de Saint-Pabu de nombreux témoignages de sympathie qui lui prouvèrent que les pécheurs sous leur rude écorce, ont aussi du cœur pour le prêtre qui se dévoue pour eux, et il

est au voisinage du presbytère, telle personne qui peut être assurée de la reconnaissance efficace de ce saint pour son dévouement et sa délicatesse à son égard.

Sur son lit de douleur, il eut la satisfaction, à laquelle il fut très sensible, d'apprendre que tous ses candidats, ses premiers candidats, étaient reçus au certificat d'études, satisfaction très légitime si l'on pense au labeur acharné et aux veilles que ce résultat lui coûtait.

Mais le mal empirait. M. le Curé de Briec, dont l'affectueuse sollicitude pour ses « enfants » prêtres et séminaristes est connue de tous, et à qui Jean-Marie le rendait bien par une tendre vénération, le décida à rejoindre Briec, lui offrant l'hospitalité de son presbytère, à cause de son éloignement du bourg. Il devait y passer quatre mois, édifiant tout le monde par sa sérénité parfaite, espérant, malgré tout, la guérison.

De plus en plus les voies respiratoires, le larynx étaient pris, l'alimentation devenait de plus en plus difficile, et le malade se rendant peu à peu à la grave réalité, acceptait de mourir avec la plus grande résignation.

Son frère jésuite, Hervé, vint le voir huit jours avant sa mort. Tous deux savaient que c'était la dernière entrevue sur cette terre : adieu impressionnant, s'il en fut, marqué d'un esprit surnaturel qui ne manqua pas d'émouvoir les assistants jusqu'aux larmes

Le jeudi soir 29 octobre, vers 7 heures, une crise se fit sentir. M. le Curé, voyant qu'il baissait sensiblement, lui dit : « Tu vas au ciel, Jean-Marie ! » Il répondit, souriant : « Je ne le crois pas encore, c'est une crise comme celle de l'autre jour. » Peu après, la crise s'accroissant, la religieuse lui dit : « Je crois que vous allez partir... — Pas encore ! Cependant je ne tarderai pas ! »

Il était 10 heures. M. le Curé eut le temps de réciter un chapelet, et tout doucement, après avoir gardé sa connaissance presque jusqu'à la fin, il s'éteignit.

Les justes meurent communément dans des sentiments de foi et de résignation édifiants, rarement avec ce calme et cette absence totale de trouble devant la certitude d'une fin imminente. Mort douce, mort sainte, juste conclusion d'une vie d'édification comme élève, comme séminariste, comme prêtre.

Une si belle mort, après une vie sainte, peut-elle laisser un doute sur l'accueil fait par Dieu à son serviteur ?

*Beatus ille servus.*

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 13/11/1936 p.734-735.*